

SAMUEL BECKETT

L'INNOMMABLE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1953 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6th rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-0669-X

Où maintenant ? Quand maintenant ? Qui maintenant ? Sans me le demander. Dire je. Sans le penser. Appeler ça des questions, des hypothèses. Aller de l'avant, appeler ça aller, appeler ça de l'avant. Se peut-il qu'un jour, premier pas va, j'y sois simplement resté, où, au lieu de sortir, selon une vieille habitude, passer jour et nuit aussi loin que possible de chez moi, ce n'était pas loin. Cela a pu commencer ainsi. Je ne me poserai plus de question. On croit seulement se reposer, afin de mieux agir par la suite, ou sans arrière-pensée, et voilà qu'en très peu de temps on est dans l'impossibilité de plus jamais rien faire. Peu importe comment cela s'est produit. Cela, dire cela, sans savoir quoi. Peut-être n'ai-je fait qu'entériner un vieil état de fait. Mais je n'ai rien fait. J'ai l'air de parler, ce n'est pas moi, de moi, ce n'est pas de moi. Ces quelques généralisations pour commencer. Comment faire, comment vais-je faire, que dois-je faire, dans la situation où je suis, comment procéder ? Par pure aporie ou bien par affirmations et négations infirmées au fur et à mesure, ou tôt ou

tard. Cela d'une façon générale. Il doit y avoir d'autres biais. Sinon ce serait à désespérer de tout. Mais c'est à désespérer de tout. A remarquer, avant d'aller plus loin, de l'avant, que je dis aporie sans savoir ce que ça veut dire. Peut-on être éphectique autrement qu'à son insu ? Je ne sais pas. Les oui et non, c'est autre chose, ils me reviendront à mesure que je progresserai, et la façon de chier dessus, tôt ou tard, comme un oiseau, sans en oublier un seul. On dit ça. Le fait semble être, si dans la situation où je suis on peut parler de faits, non seulement que je vais avoir à parler de choses dont je ne peux parler, mais encore, ce qui est encore plus intéressant, que je, ce qui est encore plus intéressant, que je, je ne sais plus, ça ne fait rien. Cependant je suis obligé de parler. Je ne me tairai jamais. Jamais.

Je ne serai pas seul, les premiers temps. Je le suis bien sûr. Seul. C'est vite dit. Il faut dire vite. Et sait-on jamais, dans une obscurité pareille ? Je vais avoir de la compagnie. Pour commencer. Quelques pantins. Je les supprimerai par la suite. Si je peux. Et les objets, quelle doit être l'attitude vis-à-vis des objets ? Tout d'abord, en faut-il ? Quelle question. Mais je ne me cache pas qu'ils sont à prévoir. Le mieux est de ne rien arrêter à ce sujet, à l'avance. Si un objet se présente, pour une raison ou pour une autre, en tenir compte. Là où il y a des gens, dit-on, il y a des choses. Est-ce à dire qu'en admettant ceux-là il faut admettre

celles-ci ? C'est à voir. Ce qu'il faut éviter, je ne sais pourquoi, c'est l'esprit de système. Gens avec choses, gens sans choses, choses sans gens, peu importe, je compte bien pouvoir balayer tout ça en très peu de temps. Je ne vois pas comment. Le plus simple serait de ne pas commencer. Mais je suis obligé de commencer. C'est-à-dire que je suis obligé de continuer. Je finirai peut-être par être très entouré, dans un capharnaüm. Allées et venues incessantes, atmosphère de bazar. Je suis tranquille, allez.

Malone est là. De sa vivacité mortelle il ne reste que peu de traces. Il passe devant moi à des intervalles sans doute réguliers, à moins que ce ne soit moi qui passe devant lui. Non, une fois pour toutes, je ne bouge plus. Il passe, immobile. Mais il sera peu question de Malone, de qui il n'y a plus rien à attendre. Personnellement je n'ai pas l'intention de m'ennuyer. C'est en le voyant, lui, que je me suis demandé si nous jetons une ombre. Impossible de le savoir. Il passe près de moi, à quelques pieds, lentement, toujours dans le même sens. Je crois bien que c'est lui. Ce chapeau sans bords me paraît concluant. Des deux mains il soutient sa mâchoire. Il passe sans m'adresser la parole. Peut-être qu'il ne me voit pas. Un de ces jours je l'interpellerai, je dirai, je ne sais pas, je trouverai, le moment venu. Il n'y a pas de jours ici, mais je me sers de la formule. Je le vois de la tête jusqu'à la taille. Il s'arrête à la taille, pour moi. Le buste est

droit. Mais j'ignore s'il est debout ou à genoux. Il est peut-être assis. Je le vois de profil. Parfois je me dis, Ne serait-ce pas plutôt Molloy ? C'est peut-être Molloy, portant le chapeau de Malone. Mais il est plus raisonnable de supposer que c'est Malone, portant son propre chapeau. Tiens, voilà le premier objet, le chapeau de Malone. Je ne lui vois pas d'autres vêtements. Quant à Molloy, il n'est peut-être pas ici. Le pourrait-il à mon insu ? L'endroit est sans doute vaste. De faibles lumières semblent marquer par moments une manière de lointain. A vrai dire, je les crois tous ici, à partir de Murphy tout au moins, je nous crois tous ici, mais jusqu'à présent je n'ai aperçu que Malone. Autre hypothèse : ils ont été ici, mais n'y sont plus. Je vais l'examiner, à ma façon. Y a-t-il d'autres fonds, plus bas ? Auxquels on accède par celui-ci ? Stupide hantise de la profondeur. Y a-t-il pour nous d'autres lieux prévus, dont celui où je suis, avec Malone, n'est que le narthex ? Moi qui croyais en avoir fini des stages. Non, non, je nous sais tous ici pour toujours, depuis toujours.

Je ne me poserai plus de questions. Ne s'agit-il plutôt de l'endroit où l'on finit de se dissiper ? Un jour viendra-t-il où Malone ne passera plus devant moi ? Un jour viendra-t-il où Malone passera devant là où j'avais été ? Un jour viendra-t-il où un autre passera devant là où j'avais été ? Je n'ai pas d'opinion.

Si je n'étais pas insensible, sa barbe me ferait pitié. Elle tombe en deux maigres torsades de longueur inégale, de part et d'autre du menton. Fut-il un temps où moi aussi je tournais ainsi ? Non, j'ai toujours été assis à cette même place, les mains sur les genoux, regardant devant moi comme un grand-duc dans une volière. Les larmes ruissellent le long de mes joues sans que j'éprouve le besoin de cligner les yeux. Qu'est-ce qui me fait pleurer ainsi ? De temps en temps. Il n'y a rien ici qui puisse attrister. C'est peut-être de la cervelle liquéfiée. Le bonheur passé en tout cas m'est complètement sorti de la mémoire, si tant est qu'il y fût jamais présent. Si j'accomplis d'autres fonctions naturelles, c'est à mon insu. Rien ne me dérange jamais. Néanmoins je suis inquiet. Rien ne change ici depuis que je suis ici, mais je n'ose en conclure que rien ne changera jamais. Voyons un peu où ces considérations conduisent. Je suis, depuis que je suis, ici, mes apparitions ailleurs ayant été assurées par des tiers. Pendant ce temps tout s'est passé dans le plus grand calme, l'ordre le plus parfait, hormis quelques manifestations dont le sens m'échappe. Non, ce n'est pas que leur sens m'échappe, car le mien m'échappe tout autant. Tout ici, non, je ne le dirai pas, ne pouvant pas. Je ne dois mon existence à personne, ces lieux ne sont pas de celles qui éclairent ou brûlent. N'allant nulle part, ne venant de nulle part, Malone passe. D'où me viennent ces notions d'ancêtres, de maisons où l'on allume, la nuit